

Labour
Journal of Canadian Labour Studies
Le Travail
Revue d'Études Ouvrières Canadiennes



Note du Directeur

Bryan D. Palmer et Sean Cadigan

Volume 74, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060918ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Committee on Labour History

ISSN

0700-3862 (imprimé)

1911-4842 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Palmer, B. & Cadigan, S. (2014). Note du Directeur. *Labour / Le Travail*, 74.

NOTE DU DIRECTEUR

APRÈS 17 ANS COMME DIRECTEUR de *Labour/Le Travail* je prends ma retraite de ce poste, limitant mes responsabilités au sein d'une revue à laquelle j'ai eu la chance d'être associé depuis ses débuts. Mon mandat à *LLT* a été de longue durée, et j'ai éprouvé beaucoup de satisfaction à y travailler avec les nombreuses personnes qui font tant pour assurer la grande qualité de cette publication.

Il est impossible de dissocier ma vie d'historien de la classe ouvrière et de l'histoire sociale du Canada de ma participation à cette importante revue. J'ai été, au mieux, impliqué indirectement dans les discussions informelles entre Greg Kealey, Eugene Forsey, Russell Hann, Irving Abella, James Thwaites, André LeBlanc et d'autres qui ont abouti à la création, en 1976, de *Labour/Le Travailleur*, une maigre publication annuelle contenant six articles et un commentaire historiographique irrévérencieux. Mes premiers contacts avec ce groupe fondateur ont passé par Greg, la figure de proue, et Russell. Mais étant à la fois jeune et de l'extérieur (sans affiliation avec l'Université de Toronto), je suis arrivé dans la préhistoire de la revue relativement tard et je suis loin d'y avoir joué un rôle central. Par la suite, mon implication et ma contribution ont pris plus d'ampleur.

J'ai publié l'article central dans le premier numéro de la revue. Depuis ce temps, je n'ai jamais été très éloigné de ce qui se passait autour de la publication, siégeant tôt au comité de rédaction (1979) pour ensuite devenir responsable des comptes rendus d'ouvrages en 1982, un rôle que j'ai assumé pendant quinze ans, puis être choisi par le conseil de *LLT* en 1997 pour succéder à mon ami et collaborateur de plus en plus proche, Greg Kealey, au poste de directeur.

Au cours de la belle époque des années 1970 et jusqu'au milieu des années 1980, quand chaque semaine semblait apporter un nouveau lot d'idées et une cohorte de soi-disant « nouveaux historiens du travail », aussi mal nommés qu'incompris, il a aussi semblé que nous devions affronter une avalanche de nouveaux défis. Nombreux sont ceux qui ont menacé de transformer *Labour/Le Travail* en quelque chose de différent de ce que certains d'entre nous voulaient que soit la revue.

En définitive, l'effet rassembleur de *LLT* dans le milieu de la recherche et la littérature canadienne sur la classe ouvrière au cours des années 1980 et 1990 a témoigné d'un certain succès. Les changements qui ont inévitablement marqué le domaine des études ouvrières ont trouvé leur écho dans les pages de notre revue, qui avait évolué, bien avant que j'aie pris les rênes de la rédac-

tion, des confins de l'édition savante au Canada pour s'installer solidement au centre. À l'aune de presque n'importe quelle norme de définition, *LLT* a été un succès tout à fait notable. Cela se mesure, évidemment, par la qualité des articles parus dans les pages de *LLT*. Mais une autre dimension des réalisations de cette publication est la qualité remarquable du personnel qui y a œuvré. Peu de revues savantes au Canada, outre certaines publications nationales dominant des disciplines particulières, peuvent se vanter d'avoir vu sortir de ses rangs un aussi grand nombre de présidents ou présidents entrants de grandes associations savantes que *LLT*. Irving Abella, Gail Cuthbert Brandt, Gerald Friesen, Craig Heron, Gregory S. Kealey, Veronica Strong-Boag et Joan Sangster ont, au cours de leur carrière, été associés au comité de rédaction de *LLT*. Ils ont également accédé au poste de direction du plus grand organisme voué à la promotion de la communication savante dans leur domaine, la Société historique du Canada.

Au cours des cinq dernières années, je me suis demandé, et j'ai demandé à d'autres, si le temps n'était pas venu de me retirer du poste de directeur de la revue. Il y avait toujours des raisons de ne pas le faire. Cependant, toute chose, aussi bonne soit-elle, doit avoir une fin. Il est important de renouveler les énergies, de permettre à des leaders plus jeunes et enthousiastes de mettre son scellé les anciennes initiatives, ouvrir de nouvelles voies et cultiver de nouvelles clientèles. Un nouveau départ dans une vieille course est toujours une évolution positive. Et il est également important de s'accorder le temps nécessaire pour terminer des projets qui ont accumulé la poussière de la négligence à cause, notamment, de responsabilités rédactionnelles.

La revue repose sur des bases importantes et de longue date, et elle a bénéficié de cette sécurité depuis un certain temps. J'ai hérité de Greg une entreprise qui profitait de solides appuis à l'Université Memorial de Terre-Neuve (MUN). En effet, tous ceux qui apprécient *LLT* devraient reconnaître avec gratitude ce que l'Université a fourni à la revue au cours de ses premières décennies. Merci aussi au Conseil de recherches en sciences humaines, dont les subventions continues à *LLT* depuis 1978 ont constitué un volet important de l'essor qu'a connu la revue. Les études sur le travail au Canada sont éminemment redevables au CRSH pour le financement reçu. Nous avons également géré la revue avec prudence. À mesure qu'évoluaient les paramètres du financement et du soutien de *LLT*, j'ai aidé à conclure de nouvelles affiliations institutionnelles en déplaçant le siège des activités de la revue de MUN à l'Université Athabasca. En dépit des pressions et des tensions nouvelles, le bien-être matériel de *LLT* a été préservé et maintenu. Un facteur important qui a contribué à cette stabilité est qu'à titre de titulaire d'une chaire de recherche du Canada au Département d'études canadiennes de l'Université Trent, on m'a accordé à la fois du temps et du financement pour la recherche qui m'ont permis, de diverses façons, de contribuer à la revue et d'en poursuivre le développement. En qualité de directeur de *LLT*, j'ai toujours été reconnaissant envers le programme des CRC pour le soutien qu'il accorde aux bourses dans le domaine des études

ouvrières. J'étais également reconnaissant à mes collègues du Département des études canadiennes et d'autres départements à l'Université Trent, qui ont valorisé l'existence de la revue et mon rôle au niveau de la rédaction.

Alors que les responsabilités principales pour *LLT* passent à Sean Cadigan, celui-ci sera soutenu à titre de directeur par les Presses de l'Université Athabasca, où Kathy Killoh dirige une équipe aussi remarquable que dévouée. Je sais que la revue va poursuivre sur sa lancée. Il y a néanmoins une tristesse inévitable à quitter un poste qui m'a offert un point de vue aussi privilégié pour contribuer à la recherche interdisciplinaire sur le travail au Canada, qui est en plein essor. La décision de quitter la direction de *LLT* a donc été prise après beaucoup de tiraillements et une réflexion des plus difficile.

Une partie de la difficulté inhérente à cette décision est la continuité qui a caractérisé la direction de la rédaction de *Labour/Le Travail*. La revue a été sous la direction de Greg et de moi-même pour tous les numéros parus entre 1977 et 2014. Il s'agit d'un fait rare dans la vie universitaire; tandis que Greg et moi avons toujours croisé le fer avec une plus grande friction créative que beaucoup de nos collègues et critiques l'auraient cru, nous partagions le sentiment que *LLT* représentait plus qu'une autre publication savante. Nous l'envisagions, je pense, comme si elle avait, modestement, les traits d'un *mouvement*. De manières différentes, mais presque toujours compatibles, nous nous sommes efforcés de maintenir les normes érudites les plus élevées, de promouvoir un véritable pluralisme qui a permis à des articles paraissant dans les pages de *LLT* d'exprimer des points de vue différents au niveau de l'approche et de la substance. Tout cela visait à approfondir notre compréhension collective de la pertinence de la notion de classe dans la société canadienne et, incidemment, dans le monde entier. Pourtant, Greg et moi croyions aussi en l'importance de prendre des risques intellectuels, permettant à des travaux érudits qui ne cadraient pas encore avec un modèle établi de s'exprimer dans des formes hasardeuses. C'est une entreprise qui a élargi les horizons du projet de recherche dans le domaine des études ouvrières en refusant de sacrifier la rigueur et l'excellence dans la collecte de données probantes et la présentation des sujets, mais sans s'alourdir de précautions indues et d'accommodements excessifs aux conventions. En fin de compte, tout cela a trouvé écho dans une certaine vision de la politique qui privilégie les notions de démocratie, d'égalité et de justice sociale.

Évidemment, les divergences abondent dans nos pages, comme cela devrait être; et personne offrant un argumentaire raisonnable et une présentation logique de la matière ne s'est jamais vu refuser de l'espace dans notre revue. La pensée novatrice est toujours la bienvenue, et les premiers articles parus dans *LLT* ont introduit de nouvelles façons d'envisager et de réfléchir à l'expérience multidimensionnelle de la vie de classe. Pour la plus grande partie des quatre dernières décennies, *Labour/Le Travail* a été à la fois une revue scientifique de premier ordre ainsi qu'une voix pour la pensée progressiste et une conception

humaine du passé, du présent et de l'avenir du Canada. Cela signifie beaucoup pour moi d'avoir été associé à cette mobilisation des idées, et je suis extrêmement reconnaissant pour l'occasion qui m'a été donnée de participer au succès de *LLT*, en laissant ma modeste empreinte sur le bilan des réalisations de la revue.

Rien de tout cela n'aurait été possible sans la formidable contribution de nombreuses personnes. Un trop grand nombre, en fait, pour pouvoir les mentionner tous par leur nom. Ceux et celles dont les efforts ont fait de *LLT* ce qu'elle est englobent l'excellent personnel de soutien à l'Université Memorial, dont le travail a permis à la revue de se maintenir dans les années 1980 et 1990. Greg et moi n'aurions pas pu produire la revue sans l'aide et l'engagement d'Irene Whitfield (récemment décédée), Joan Butler et Josephine Thompson. En particulier, Irene a travaillé aux côtés de Greg alors que la revue cherchait sa voie au début, et elle a servi littéralement de guide dans les années où *LLT* était à la recherche de son équilibre intellectuel et matériel. À Athabasca, Kathy Killoh a été ma collègue assidue dans tous les aspects de la routine quotidienne de la revue : peu de coordonnatrices de la rédaction sont aussi énergique et efficace que Kathy, et sa gestion disciplinée et diligente des nombreux aspects de *LLT* m'a évité bien des embarras comme rédacteur depuis de nombreuses années. Il n'y a pas personne avec qui il est plus facile de travailler que Kathy, qui parvient à être du même coup tolérante et exigeante. Parmi les autres personnes aux Presses de l'Université Athabasca qui ont fait beaucoup pour la revue *LLT* il y a Linda Kadis, Rosie Pucci, ainsi que l'ancien directeur des Presses, Walter Hildebrandt.

Parmi les membres du comité de rédaction qui ont tant fait pour *LLT* au fil des ans, des remerciements particuliers s'adressent aux responsables des comptes rendus d'ouvrages avec lesquels j'ai travaillé : Andrée Lévesque, Jacques Ferland, Peter Bischoff, Geoffrey Ewen, Mark Leier, Alvin Finkel, Donica Belisle et Jim Naylor. Jim a aussi habilement servi de rédacteur adjoint pour de nombreux numéros. Plus récemment, j'ai pu compter sur un comité consultatif voué aux aspects rédactionnels, composé de David Camfield, Alvin Finkel, Greg Kealey, Andrew Parnaby et Jeff Taylor. Alvin, en particulier, a été une grande source de soutien pour *LLT*, ancrant la relation de la revue avec l'Université Athabasca, et me comblant, en tant que directeur de la revue, d'une multitude de bienfaits, sans compter une volonté apparemment inépuisable d'assumer de nouvelles tâches. Le comité de rédaction et le conseil consultatif international ont toujours joué un rôle utile et, en tant que directeur de la revue, je suis particulièrement reconnaissant envers les membres de ces organes pour leurs évaluations par les pairs, que j'ai aussi demandées à des membres non-administrateurs des milieux universitaire et syndical de fournir. Enfin, mes remerciements vont à tous ceux et celles qui ont soumis des travaux de recherche et leurs écrits à *LLT* et qui ont publié dans nos pages des articles, des carnets de recherche, des énoncés controversés, des

essais critiques, et des comptes rendus d'ouvrages, ainsi qu' à nos abonnés et lecteurs. Cette interaction continue avec la revue, comme consommateur ou producteur d'écrits érudits, fait de la revue *LLT* ce qu'elle est.

Au moment où nous passons à une nouvelle direction rédactionnelle, Greg, Sean et moi avons eu des discussions avec Stephanie Ross, présidente de l'Association canadienne des études sociales et du travail (CAWLS), nouvellement formée. Stephanie a bien accueilli notre initiative visant à rapprocher CAWLS et *LLT*, et nous avons bon espoir que l'avenir sera productif, un avenir où *LLT* deviendra plus interdisciplinaire et où les spécialistes des études ouvrières continueront à percevoir notre revue comme un lieu de publication de leurs recherches. Alors que je fais ma sortie en tant que rédacteur, je tiens à souhaiter la bienvenue à quatre membres de la CAWLS qui siégeront à notre comité de rédaction : Kendra Coulter, Larry Savage, Mark Thomas et Steve Tufts.

Mes derniers remerciements vont à une personne qui, si les circonstances avaient été différentes, aurait probablement été plus directement impliquée dans la rédaction de *LLT* qu'elle ne l'a été au cours des dernières années, peut-être même en en prenant la direction. Joan Sangster, avec qui je suis maintenant lié dans un accidentel partenariat de vie, a siégé au comité de rédaction de la revue pendant un certain nombre d'années. Lorsque je suis devenu rédacteur en 1997, elle s'est alors retirée du conseil d'administration, estimant que cela risquait d'exposer *LLT* à des critiques injustifiées pour être devenue un peu trop une « affaire de famille ». (C'est sans doute la raison pour laquelle Linda Kealey est demeurée en dehors du volet rédactionnel de *LLT*, en dépit de ses contributions évidentes au domaine des études ouvrières canadiennes.) Pourtant, Joan (comme Linda) n'a jamais faibli dans son soutien et son dévouement à la revue, et j'ai bénéficié de sa vaste connaissance du domaine de l'histoire de la classe ouvrière et de son engagement envers les études féministes, autochtones, juridiques et ouvrières. Ma direction rédactionnelle à *LLT* aurait sans doute été possible sans sa présence dans ma vie et son soutien continu, mais elle aurait été passablement différente, et non pour le mieux.

Enfin, je tiens à exprimer mes remerciements à Sean Cadigan pour avoir accepté d'assumer les responsabilités de la rédaction de *Labour/Le Travail*. Sean est éminemment adapté à la situation, étant déjà bien familiarisé avec la revue et son fonctionnement. En tant qu'universitaire terre-neuvien et canadien dont les publications se démarquent par leur recherche approfondie et une conceptualisation imaginative, nous sommes particulièrement fiers à *LLT* que certaines de ses premières publications soient parues dans nos pages. Sean, j'en suis sûr, préservera le meilleur de *LLT* et renforcera les atouts de la revue de façons nouvelles et stimulantes. Je suis ravi de faire partie de son équipe et enthousiaste à l'idée de ce que Sean pourra apporter dans ses nouvelles fonctions. À l'approche du 40^e anniversaire de *Labour/Le Travail*, il y a beaucoup à applaudir et encore plus à anticiper.

Bryan Palmer



J'ATTENDS AVEC ENTHOUSIASME D'ASSUMER mon nouveau rôle de directeur de la revue *Labour/Le Travail*. Bien que ma contribution à *LLT* à ce titre soit nouvelle, mon association avec cette revue remonte loin dans le temps. J'ai commencé à collaborer avec ce qui était alors *Labour/Le Travailleur* durant mes études de premier cycle à l'Université Memorial en 1983. Après avoir obtenu ma maîtrise à l'Université Queen's, je suis retourné à l'Université Memorial pour y faire des études doctorales, et j'ai repris périodiquement mon travail avec la revue, lequel a évolué progressivement pour prendre la forme de mandats de rédacteur adjoint et de membre du comité de rédaction. Sous la direction de Greg Kealey et Bryan Palmer, *Labour/Le Travail* a prospéré, maintenant un équilibre entre un engagement durable à fournir un lieu de diffusion pour ce qui se fait de mieux en recherche évaluée par les pairs et la capacité d'offrir une fenêtre à d'autres formes d'écriture sur le travail et la classe ouvrière. En outre, ils ont établi un excellent partenariat d'édition entre le Comité canadien sur l'histoire du travail et les Presses de l'Université Athabasca, et je suis enchanté de pouvoir travailler avec Kathy Killoh, notre coordonnatrice de la rédaction. Mon intention est de bâtir sur les fondations solides mises en place par Greg et Bryan, en cherchant à élargir le champ d'intérêt de *Labour/Le Travail* pour en faire un lieu de rassemblement de perspectives multidisciplinaires variées sur les expériences plus vastes des travailleurs, et à accueillir de nouveaux partenariats avec des groupes tels que l'Association canadienne des études sociales et du travail. Dernier point, mais non le moindre, je tiens à remercier Bryan pour son travail de directeur de la rédaction et pour avoir accepté de se joindre à notre comité consultatif de rédaction.

Sean Cadigan